

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
DE MONTRÉAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise, Titulaires d'églises paroissiales. —
II Le troisième centenaire de la vénérable Marguerite Bourgeoys. —
III La dévotion à saint Joseph. — IV Courtes réponses à diverses
consultations. — V Vient de paraître. — VI Prières des Quarante-
Heures.

· AU PRONE ·

Le dimanche 2 mai

On annonce :

Le premier vendredi du mois.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 2 mai

Messe du IVe dimanche après Pâques, **semi-double** ; mém. de
saint Athanase (sans 3e or.) ; préf. pascale. — I vêpres de l'Inven-
tion de la sainte Croix ; mém. du dim. et de saint Athanase.

Dans quelques églises, on fait en ce jour, la solennité du titulaire,
dont la fête est tombée entre le 22 février et le 2 mai.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 9 mai

Province ecclésiastique de Montréal

Diocèse de Montréal. — Du 4 mai, sainte Monique ; du 8, saint
Michel ; du 9, saint Hermas.

Diocèse de Saint-Hyacinthe. — Du 3 mai, sainte Croix (Durham) ;
du 5, saint Pie.

Province ecclésiastique d'Ottawa

Diocèse d'Ottawa. — Du 8 mai, saint Victor (Alfred) ; du 9, saint
Grégoire (Buckingham et Vankleek-Hill).

Diocèse de Pembroke. — Du 5 mai, saint Pie (Osceola).

Diocèse d'Haileybury. — Du 5 mai, saint Pie (Swastika).

Province ecclésiastique de Québec

Diocèse de Nicolet. — Du 4 mai, sainte Monique (de Nicolet) ;
du 5, saint Pie (de Guire).

J. S.

LE TROISIEME CENTENAIRE DE LA VENERABLE MARGUERITE BOURGEOYS

Le ne nous est guère possible, vu le modeste cadre dont nous disposons — même alors que nous l'augmentons un peu — de donner à nos lecteurs un compte rendu complet des fêtes qui ont marqué, samedi dernier, le 17 avril 1920, la célébration, à Montréal, du troisième centenaire de naissance de la vénérable fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame, Marguerite Bourgeoys, dont nous rappellions la vie et l'oeuvre dans notre avant-dernière livraison. La présence, à ces fêtes, du délégué papal, celle de Mgr l'archevêque de Montréal, qui a pu heureusement célébrer lui-même la messe pontificale, celle aussi de plusieurs autres évêques, d'un très grand nombre de prêtres et de religieux et religieuses de nos diverses communautés ont naturellement donné beaucoup de lustre à la célébration, sans lui enlever pourtant, nous disait hier une voix autorisée, ce caractère de pieuse intimité qu'on tenait à lui garder.

Etant obligé de nous limiter, sans nous arrêter à aucun détail des cérémonies qui se sont déroulées, nous nous contentons de publier les pièces les plus importantes, vu la situation des personnages officiels de qui elles émanent, qui ont constitué comme le thème ou la substance de cette célébration.

A l'issue de la messe pontificale, qui fut chantée à 9 heures, dans la chapelle de la maison-mère de la Congrégation, toutes les mères et soeurs étant réunies, dans la spacieuse salle de communauté, eut lieu la réception d'honneur des évêques et du clergé. Y assistaient, au premier rang, outre Son Excellence Mgr le délégué apostolique et Mgr l'archevêque de Montréal, Nos Seigneurs Roy, archevêque-auxiliaire de Québec, Mathieu, archevêque de Régina, Emard, évêque de Valleyfield, LaRocque, évêque de Sherbrooke, Forbes, évêque de Jo-

liette, Gauthier, prélat, de pr autres.

Mgr George tre, si bienveil sée par son se rieuse général les hommages Maria. Nous de l'allocution réal prit ensu vée de pouvoi glorieuse circ vénérable Mèr tre qu'il écri l'impossibilité supérieure gé Monseigneur. une courte ma également la publions aussi dans l'après-m de Saint-Sulp Nous regretto dite, rien publ par les ancier donné lieu.

Qu'on nous sujet du coeu dans les jourr geoys sont en gation, dans t

liette, Gauthier, évêque-auxiliaire de Montréal, et nombre de prélats, de prêtres et de religieux, représentants d'ordres et autres.

Mgr Georges Gauthier, après avoir donné lecture de la lettre, si bienveillante, de Sa Sainteté le pape Benoît XV, adressée par son secrétaire d'Etat, le cardinal Gasparri, à la supérieure générale de la Congrégation (17 mars 1920), présenta les hommages de la communauté à Son Excellence Mgr di Maria. Nous publions le texte de la lettre pontificale et celui de l'allocution de Mgr Gauthier. Mgr l'archevêque de Montréal prit ensuite la parole pour dire la joie qu'il avait éprouvée de pouvoir célébrer lui-même la messe pontificale en cette glorieuse circonstance — joie, disait-il, qu'il estime devoir à la vénérable Mère Bourgeoys — puis il donna lecture de la lettre qu'il écrivait naguère (4 avril 1920), en prévision de l'impossibilité où il serait peut-être d'assister aux fêtes, à la supérieure générale. Nous publions le texte de cette lettre de Monseigneur. Son Excellence Mgr le délégué prononça alors une courte mais bien significative allocution, dont nous avons également la joie de publier le texte reconstitué. Enfin nous publions aussi le texte du substantiel discours qu'a prononcé, dans l'après-midi du même jour, M. René Labelle, supérieur de Saint-Sulpice, sur l'immolation de Marguerite Bourgeoys. Nous regrettons de ne pouvoir, pour la raison que nous avons dite, rien publier des belles adresses présentées, le jour suivant, par les anciennes élèves, ni des réponses auxquelles elles ont donné lieu.

Qu'on nous permette d'ajouter une toute petite note au sujet du coeur de la vénéré fondatrice dont il a été question dans les journaux. Les cendres du coeur de Marguerite Bourgeoys sont en effet conservées, à la maison-mère de la Congrégation, dans un coeur en argent, qui est lui-même déposé dans

une châsse. Mais ce coeur d'argent ne s'ouvre pas et il n'y a pas de clef pour l'ouvrir ainsi qu'il a été dit. Tout ce qu'a pu faire Mgr l'archevêque, ça été de prendre le coeur d'argent dans sa châsse et de le faire voir aux évêques présents, bien entendu sans aucune manifestation de vénération ou de culte quelconque. On attend, pour cela, naturellement, la décision et les décrets de Rome. On a pu sans doute louer les vertus et les mérites de notre " Marguerite du Canada ", exprimer le voeu respectueux que Rome permette un jour de l'honorer sur nos autels. Mais, respectueusement, on s'en est tenu là, comme il convenait.

Ce trop modeste préambule exposé, nous donnons maintenant, dans leur ordre, et sous les titres qui leur sont propres, les textes des pièces officielles que nous avons annoncés.

LETTRE DU SAINT-PERE

à la supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame

Très Révérende supérieure générale,

Notre Saint-Père le pape Benoît XV, a appris avec une particulière satisfaction, par votre lettre du 18 février, hautement recommandée par Sa Grandeur Mgr Gauthier, votre vénéré et bien-aimé évêque-auxiliaire, que vous célébrerez prochainement le troisième centenaire de la naissance de votre fondatrice, la vénérable Marguerite Bourgeoys.

Afin de vous préparer à célébrer plus dignement cette date mémorable, vous avez eu la salutaire pensée de convoquer extraordinairement à la maison-mère, pour les exercices spirituels, les supérieures provinciales locales ainsi que les anciennes religieuses.

S'associant en esprit à vos fêtes, le Souverain Pontife ne doute pas que les grâces abondantes attachées à ces solennités vous aideront à grandir dans la ferveur de votre vocation et à

vous renouveler afin que vous saint apostolat

Comme gage paternelle bier ainsi qu'à votre religieuses et à Dame de Mon

Heureux d'être je saisis volont mer, Très Rév vouement en l

AI

à So

Excellence,

La supérier hommages de aurait pu s'a de personne. peut-être pas dire et qu'il de ce diocèse, profitât de e chant de cor d'hui l'objet.

Vous ne s soient profoi mantes de l voyant Notre représente p

vous renouveler dans l'esprit de votre vénérable fondatrice, afin que vous poursuiviez toujours plus efficacement votre saint apostolat.

Comme gage de ces faveurs divines et en témoignage de sa paternelle bienveillance, Sa Sainteté vous accorde de coeur ainsi qu'à votre conseil, aux supérieures locales, aux anciennes religieuses et à tous les membres de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal la bénédiction apostolique implorée.

Heureux d'être l'interprète de ces sentiments du Saint-Père, je saisis volontiers l'occasion qui m'est offerte de vous exprimer, Très Révérende supérieure générale, mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

(signé) P. card. GASPARRI.

ALLOCUTION DE MGR GAUTHIER

à Son Excellence Mgr le délégué apostolique

Excellence,

La supérieure générale me demande de vous présenter les hommages de sa communauté. Tout le monde sait qu'elle aurait pu s'acquitter de cette tâche sans requérir les services de personne. Il faut bien convenir cependant qu'elle n'eut peut-être pas osé dire de sa communauté tout ce qu'il faut en dire et qu'il n'était pas hors de propos que le premier pasteur de ce diocèse, dont je ne suis en ce moment que le porte-parole, profitât de cette occasion pour s'associer à l'hommage si touchant de cordiale unanimité dont la Congrégation est aujourd'hui l'objet.

Vous ne sauriez douter, Excellence, que ces religieuses ne soient profondément heureuses de votre présence. Filles aimantes de l'Eglise, comment ne seraient-elles pas émues en voyant Notre Saint-Père le pape, et celui qui, si dignement, le représente parmi nous, consacrer et récompenser de leurs bé-

nédiction trois cents ans de labeurs et de sacrifices. Je veux ajouter, et c'est ici que j'use d'une liberté dont la supérieure générale n'eut pas osé sans doute se servir, que cet auguste témoignage est pleinement mérité. Nous pouvons mesurer d'un regard étonné le chemin parcouru depuis 1657, car celles qui vous offrent aujourd'hui l'assurance de leur filial respect représentent un institut puissant, avec ses 6 provinces, ses 1882 religieuses, ses 143 établissements, ses 3 écoles normales, son école d'enseignement classique pour les jeunes filles et ses 42,000 élèves. Depuis le début jusqu'à nos jours, ce que l'on ne se lasse pas surtout d'admirer, c'est la sainte passion qui les attache à la tâche sublime, toujours austère et souvent ingrate, d'instruire les enfants. Et quand l'on songe que par cette action continue, ce n'est pas seulement l'âme de l'enfant qui grandit dans la lumière, mais que c'est l'âme de tout un pays qui s'élève et se maintient, ce n'est pas assez d'admirer, il faut remercier ces femmes d'élite d'être les grandes bienfaitrices de la patrie. Le diocèse de Montréal n'a pas toujours été riche de communautés enseignantes comme il l'est devenu. Pendant longtemps, les soeurs de la Congrégation ont été seules à la besogne. Comment oublier que nous leur devons, pour une large part, l'une des choses les plus sacrées et les plus respectables de notre histoire, je veux dire notre mère canadienne ?

Ces développements magnifiques, cette puissance de servir, aussi bien que la confiance qu'elles inspirent, elles les doivent à ce qu'elles ont gardé fidèlement l'esprit de leur fondatrice. L'expérience démontre qu'à toutes les époques de l'histoire la tâche n'est pas aussi aisée qu'on le pourrait croire. Elle ne l'était pas davantage pour les filles de Marguerite Bourgeoys. Car, sous des formes très simples, la fondatrice était une femme supérieure. Elle l'était par la hauteur et la tenacité des desseins, par la foi solide et sûre qui l'attachait, avec une particulière tendresse, aux mystères essentiels de la vie cachée

du Sauveur
nante qui po
de ressourc
tout de zèle
quelque cho
cachet inim
Avec des ân
rien ne lui
ront jamais
revenir. C
dans son o
empreinte s
tances ont
loppements
n'a pas dû
que ses fil
qui est à l
dépôt sacré
Je suis s
mé toute l
nier mot e
entretenu
compagnie
c'est assur
le passé de
de leur ef
nous, une
rant l'atte
mœurs, la
tre sont d
Excellence
loppe en
Bénissez
de l'Egli

du Sauveur et de sa sainte Mère, par une force morale étonnante qui pouvait trouver dans un tempérament humain plein de ressources un appui précieux, mais qui était faite avant tout de zèle et d'amour surnaturels, supérieure enfin par ce quelque chose d'achevé qui donne à la vertu des saints un cachet inimitable et qui s'appelle le désintéressement parfait. Avec des âmes de cette trempe, Dieu peut se livrer ! Il sait que rien ne lui sera enlevé de sa gloire et que ces âmes ne garderont jamais pour elles ce qui vient de lui et ce qui doit lui revenir. Ces traits de la fondatrice se retrouvent sans effort dans son oeuvre et dans les caractères qui marquent d'une empreinte si reconnaissable la piété de ses filles. Les circonstances ont poussé leur oeuvre d'enseignement vers des développements que la Mère Bourgeoys, malgré sa clairvoyance, n'a pas dû prévoir. Mais c'est en s'inspirant de son esprit que ses filles marchent de pair avec tous les progrès, et ce qui est à leur honneur, c'est qu'elles y gardent, comme un dépôt sacré, l'intégrité de leurs traditions religieuses.

Je suis sûr toutefois, Excellence, que je n'aurais pas exprimé toute la pensée de ces religieuses, si je n'ajoutais un dernier mot et si je ne disais que cet esprit a été soigneusement entretenu chez elles depuis trois cents ans par l'admirable compagnie de Saint-Sulpice. C'est leur gloire à tous deux, et c'est assurément l'une de nos joies, que l'on ne puisse remuer le passé de Ville-Marie sans les retrouver. Par la continuité de leur effort et la qualité de leur vertu, ils ont fondé, parmi nous, une oeuvre d'une valeur morale incomparable, en assurant l'attachement de notre peuple à sa foi, la pureté de ses moeurs, la sincérité de ses pratiques religieuses. L'un et l'autre sont des grands bienfaiteurs de notre pays, et permettez, Excellence, que, fils de l'un et frère de l'autre, je les enveloppe en ce moment de la même affectueuse reconnaissance. Bénissez ces religieuses, Excellence, car elles ont bien mérité de l'Eglise et de la patrie.

LETTRE DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

à la supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame

Ma Révérende Mère,

Vous allez célébrer dans quelques jours les grandes fêtes du troisième centenaire de la vénérable Marguerite Bourgeoys.

Je ne pourrai pas, malheureusement, y prendre toute la part que j'aurais désirée. C'est un nouveau sacrifice que m'impose la maladie dont je souffre depuis plusieurs mois. Mais je n'ai pas besoin de vous dire que je m'unis à vous dans la joie et la reconnaissance.

Cette fête de votre communauté est, à vrai dire, une fête pour tout notre pays. Pure gloire de l'Eglise, Marguerite Bourgeoys n'est-elle pas aussi une bienfaitrice de la nation canadienne? De toutes nos familles, des villes et des campagnes, la louange ne monte-t-elle pas vers elle? Bientôt, à Rome, Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie française, sera canonisée et, plus vraiment encore qu'en la cathédrale de Reims elle sera à l'honneur après avoir été à la peine. Quand verrons-nous notre vénérable Marguerite solennellement placée sur les autels? Sera-ce dans un avenir rapproché? C'est le vœu de notre peuple tout entier! Mais permettez-moi d'ajouter que c'est tout particulièrement le mien. Je me rappelle avec émotion qu'un jour, jeune prêtre, j'eus le bonheur de prendre entre mes mains, dans la ville même de Troyes, le livre où se trouve consigné le baptême de Marguerite Bourgeoys et que je baisai avec respect la page où était écrit un nom qui devait nous devenir si cher. Je ne puis oublier un ministère qui, pendant de longues et bonnes années, m'a mis en contact intime avec votre oeuvre et m'a permis d'en apprécier hautement la direction et les fruits. J'aime à redire, comme évêque, les bienfaits répandus par vous sur toute notre société,

l'esprit vraiment les des premiers ment qui leur chrétiennes. A à parler. Elle a Elle a reconnu tend plus que l rer sa béatifica

Au nom de la Congrégation accomplis. Je suis plus pur esprit qui, de mon côté en terminant sa ter la bienheu

Agréé, ma dévouement e

Montréal, e

Permettez- paroles de bi égard et surt tolique.

A la dema l'interprète En ce glorie le troisième

TREAL
tre-Dame

l'esprit vraiment religieux qui fait de vous les auxiliaires dociles des premiers pasteurs, ainsi que l'intelligence et le dévouement qui leur allègent le souci de l'éducation des femmes chrétiennes. Au surplus, Rome elle-même a déjà commencé à parler. Elle a admiré la vie et les œuvres de votre fondatrice. Elle a reconnu et proclamé l'héroïcité de ses vertus. Elle n'attend plus que le troisième miracle qui nous permettra d'espérer sa béatification.

Au nom de la religion, je vous remercie de tout ce que la Congrégation nous a donné. Je vous félicite des progrès accomplis. Je vous souhaite des recrues nombreuses, animées du plus pur esprit de votre institut. Mais, parmi tous les vœux qui, de mon cœur, montent vers Dieu, je me plais à revenir, en terminant sur celui de voir le jour où nous pourrons chanter la bienheureuse Marguerite du Canada.

Agréez, ma Révérende Mère, l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

† PAUL, ARCH. DE MONTRÉAL.

Montréal, en ce saint jour de Pâques, 4 avril 1920.

ALLOCUTION DE MGR DI MARIA

délégué apostolique

Permettez-moi, Monseigneur, de vous dire merci pour les paroles de bienveillance que vous venez de prononcer à mon égard et surtout pour votre sincère attachement au siège apostolique.

A la demande de la supérieure générale, vous vous êtes fait l'interprète des sentiments de la Congrégation de Notre-Dame. En ce glorieux anniversaire, il était juste que vous solennisiez le troisième centenaire de la naissance de la fondatrice de ce

florissant institut, et le Vicaire de Jésus-Christ a voulu, par son représentant, et devant les évêques ici présents, vous dire que s'il prend part au deuil de ses enfants, il partage aussi avec eux leurs joies et leurs consolations.

Recevez donc, chères filles de la vénérable Mère Bourgeoys, les plus vives félicitations et les souhaits les plus affectueux. Trois siècles ont passé depuis la naissance de Marguerite Bourgeoys, trois siècles de travail, de dévouement, de sacrifices sans nombre, accomplis sous la main bénissante de Dieu. Aujourd'hui, les soeurs de la Congrégation se réjouissent à bon droit du bien opéré dans les âmes et dont la gloire remonte à leur vénérable mère. Rome attend un troisième miracle pour décerner à celle qui la première s'occupa de l'enseignement des jeunes filles à Ville-Marie les honneurs de la béatification. Ce troisième miracle si ardemment désiré sera une manifestation publique de dévotion, d'amour et de reconnaissance à l'égard de votre vénérable fondatrice.

En attendant, nous tous, évêques et clergé, nous sommes ici réunis pour rendre hommage à un autre miracle d'ordre moral: celui de l'ascension merveilleuse de votre congrégation ici à Montréal et au-dehors dans ses 143 établissements, ses 3 écoles normales, ses 1882 religieuses et ses 42,000 élèves. Ce sont bien là des oeuvres de Dieu, et votre vénérable mère a bien mérité par sa vie sainte sur la terre de vous être d'une puissante intercession dans le ciel. Je ne puis parler de son oeuvre sans nommer l'admirable compagnie de Saint-Sulpice, dont le zèle s'est toujours maintenu. Que les bénédictions du ciel descendent sur les religieuses de la Congrégation et sur les messieurs de Saint-Sulpice, et que ces bénédictions soient en même temps une récompense du passé et un gage de faveurs nouvelles et de consolations pour l'avenir.

Mes soeurs,

Vous céléb
fondatrice, la
que l'Eglise
natalis dies—
bientôt avec v
trois fois sécu
Car la vierge
les vertus doi
tient de douc
commence le
carrière et p
vôtres !

Au surplus
du génie de l
il, l'a consoli
Tandis que, c
il renversait
lables, il a
l'humble inst
le 30 avril 1

DISCOURS DE M. RENE LABELLE

supérieur de Saint-Sulpice

L'IMMOLATION DE MARGUERITE BOURGEOYS

*Nisi granum frumenti cadens in
terram mortuum fuerit, nullum
fructum affert; si autem mortuum
fuerit multum fructum affert.*

A moins que le grain de froment
ne tombe en terre et n'y meurt, il
reste infécond; qu'il meurt au con-
traire et il produira beaucoup de
fruit.

S. JEAN, 12, 24.

Mes soeurs,

Vous célébrez aujourd'hui le 300^e anniversaire de votre fondatrice, la vénérable Marguerite Bourgeoys! En attendant que l'Eglise décrète la solennité de sa naissance au ciel — *natalis dies*—que tout le Canada catholique souhaite de célébrer bientôt avec vous, vous avez voulu fêter en famille le souvenir trois fois séculaire de sa naissance sur la terre. Et c'est juste. Car la vierge champenoise est une mère toujours vivante, dans les vertus dont elle vous a faites héritières. Son berceau contient de douces espérances pour chacune de vous, et sa vie, qui commence le jour du vendredi saint 15 avril 1620, ouvre une carrière et prépare une destinée qui seront les modèles des vôtres!

Au surplus, le temps dont l'épreuve est fatale aux oeuvres du génie de l'homme n'a pas entamé la sienne. Au contraire, il l'a consolidée fortement, il l'a agrandie magnifiquement. Tandis que, dans son pays natal ou dans son pays d'adoption, il renversait des institutions politiques apparemment inébranlables, il a couronné d'un diadème d'honneur et de gloire l'humble institut qu'elle fondait à Montréal, dans une étable, le 30 avril 1658, pour l'instruction et la sanctification des

jeunes filles de la colonie naissante. Trois mille deux cent cinquante-huit sœurs professes en ont fait partie depuis la fondation, mille huit cent quatre-vingt-trois religieuses vivent présentement dans la communauté, et quarante-un mille huit cent cinquante élèves reçoivent, dans cent soixante-huit établissements, l'enseignement primaire, modèle ou supérieur! Quel est donc le principe de cette prodigieuse fécondité? — La parabole de Notre-Seigneur vous l'explique clairement : *Si autem mortuum fuerit multum fructum affert.* Marguerite Bourgeoys a été le froment mystique jeté par la main de Dieu dans la terre canadienne. Il y est mort dans les humiliations et les souffrances, et, sous la rosée bienfaisante du ciel, il a fait germer cette moisson si belle et si abondante que nous admirons aujourd'hui dans la Congrégation de Notre-Dame.

Mais c'est trop peu de constater cette merveille. Il faut aller au fond de ce mystère, et c'est ce que je me propose de faire avec vous. Je ne viens donc pas vous raconter la vie de votre mère, déjà trop bien écrite dans vos mémoires et dans vos cœurs. Je veux simplement vous montrer que son esprit de sacrifice et d'immolation est la cause principale de la fécondité de son oeuvre parmi nous. Dans l'image transparente du grain de blé, mes révérendes sœurs, qui doit être jeté en terre et y mourir en quelque sorte afin de fructifier, Notre-Seigneur prophétisait sans doute sa propre destinée. Mais il rappelait aussi une loi qui s'applique à ses disciples et à l'humanité tout entière. Car il ajoutait aussitôt : " Qui aime sa vie la perdra et qui l'estimera pour rien au monde la recouvrera pour l'éternité. Si quelqu'un me sert et me suit là même où je serai, celui-là aussi sera mon serviteur, et si quelqu'un me sert, mon père le glorifiera. " Les disciples ne seront donc les compagnons

de sa gloire
tyre et de sa
demptrice sa
de. Les apô
chrétienté n
pour conuer
Christ sur l
créateurs d'
qui ont tend
aises, leur fé
vie même, p
hâte de vous
oeuvre gran
la même loi
molation.

Marguerite
lui inspira l
tifiée. Ne
chose de plu
les jeunes f
les former à
relle. Mais
sacrifice, d
frère et un
quelque sor
de quelle fa
préparer le
ci contribu
loirs divins

Marguerite
l'austère e
sent plus à

de sa gloire et de sa récompense que s'ils le sont de son martyre et de son sacrifice. Voilà la loi, la loi salutaire et rédemptrice sans laquelle rien de grand ne s'achève en ce monde. Les apôtres ont versé leur sang pour fonder l'Eglise et la chrétienté nouvelle. Les missionnaires ont immolé leur vie pour convertir les infidèles et répandre le règne de Jésus-Christ sur la terre. Tous les fondateurs d'ordres, tous les créateurs d'oeuvres, tous les "aventuriers de la charité", qui ont tendu leurs bras à toutes les misères, ont sacrifié leurs aises, leur fortune, leurs affections de famille, et souvent leur vie même, pour faire aboutir leur généreux projets. Et j'ai hâte de vous dire que Marguerite Bourgeoys, fondatrice d'une oeuvre grande, nécessaire, féconde et durable, a dû accomplir la même loi. Tâchons de mettre en lumière son héroïque immolation.

Marguerite Bourgeoys n'avait que dix ans, lorsque Dieu lui inspira les sentiments d'une vie pauvre, laborieuse et mortifiée. Ne sachant que lire et écrire, "et peut-être quelque chose de plus", disent les chroniques, elle aimait à assembler les jeunes filles de son âge dans les endroits solitaires, pour les former à la vertu. Ce n'est encore là qu'une ardeur naturelle. Mais voici que Dieu lui enlève sa mère, et, à ce premier sacrifice, déjà si dur à cet âge, lui ajoute celui d'élever un frère et une soeur plus jeunes qu'elle-même et d'assumer en quelque sorte les charges de la maternité. Admirez en passant de quelle façon la providence sait tout ménager en vue de vous préparer le coeur d'une mère, et, comment, de son côté, celle-ci contribue, par son mérite, à réaliser les concepts et les vœux divins.

Marguerite a vingt ans. Le dévouement à sa famille et l'austère existence qu'elle s'est faite dans le monde ne suffisent plus à la soif de sacrifice qui la consume. Le 7 octobre

1640, devant une statue de la Vierge qu'elle regarde avec amour, elle est saisie par une grâce extraordinaire. Son esprit voit distinctement le néant des choses de ce monde et son cœur est pénétré pour Dieu de l'amour le plus pur. " Dès ce moment, écrira-t-elle plus tard, je me retirai d'avec le monde pour me donner au service de Dieu. " A Troyes, sa ville natale, il y a des religieuses carmélites qui se consacrent au culte de la très sainte Vierge et à celui de la croix. Ce sont des filles de sainte Thérèse, dont la vocation spéciale est, comme l'on sait, de venir en aide aux défenseurs du Christ et de l'Eglise par les oraisons, les larmes, les jeûnes et les macérations: N'est-ce pas dans ce monastère qu'elle va trouver l'immolation désirée? Son confesseur le pense. Elle y accourt, elle y frappe... Mais la porte du cloître reste fermée devant elle. Ce refus inexplicable l'humilie sans doute mais ne la déconcerte pas. Tout près du carmel s'élève un couvent de clarisses qui, derrière leurs grilles plus hautes et plus austères, crucifient leur chair par des pénitences plus héroïques encore. Là du moins, pensez-vous, l'on fera bon accueil à sa demande. Elle s'y rend. Mais les filles de sainte Claire la refusent pareillement. O Dieu! que vos jugements sont impénétrables et vos voies incompréhensibles. Pourquoi donc entretenez-vous la flamme du sacrifice dans le cœur de votre servante, si les cloîtres où sont vos autels et vos victimes lui opposent une barrière infranchissable? Nous le saurons bientôt.

La pauvre enfant revint au foyer paternel. On l'y vit verser des larmes dans le souvenir des grâces qui l'attiraient vers la vie parfaite et qu'elle ne pouvait suivre, se consacrer au service de Dieu par les vœux de chasteté perpétuelle et de pauvreté, s'appliquer plus résolument que jamais à l'instruction chrétienne des jeunes filles dans les faubourgs et les quartiers de la ville. Cependant

la voix my
mon enfar
as sacrifié
neur, la cu
mais voici
C'est le dé
lever le vo
montre à l
le dernier
mains. El
venirs de s
peu de bie
enfin de to
de Dieu, l'
très sainte
Marguerite
reuse, instr

Nous n'a
fice de vot
oblation.
fois par in
rite Bourge
elle est mo
sainte Mary
denier ni
que je port
dit aux dis
tile de port
Fidèle à la
dra tous se
sur mer, si
Dieu et la

la voix mystérieuse se faisait toujours entendre : " Ecoute, mon enfant, disait-elle, écoute et regarde. Jusqu'ici tu as sacrifié la vie des sens, la vie du plaisir, la vie de l'honneur, la curiosité, la concupiscence, et tout ce qui est sensible, mais voici de plus austères exigences : il s'agit de ton père. " C'est le dépouillement complet que Dieu lui propose avant de lever le voile sur ses immortelles destinées. Marguerite se montre à la hauteur du sacrifice. Elle reçoit, sans angoisse, le dernier soupir de son père qu'elle ensevelit de ses propres mains. Elle quitte la maison paternelle toute remplie des souvenirs de son enfance. Elle cède à ses frères et à ses soeurs le peu de bien qu'elle a en ce monde, et, lorsque, à 33 ans, libre enfin de toute attache, elle entend M. de Maisonneuve, au nom de Dieu, l'inviter à passer dans le Nouveau-Monde, et que la très sainte Vierge lui dit " Va je ne t'abandonnerai pas ", Marguerite Bourgeoys quitte la France et s'en vient, toute heureuse, instruire chrétiennement les enfants de Ville-Marie.

Nous n'avons vu jusqu'ici que la première partie du sacrifice de votre vénérable mère, ce que l'on pourrait appeler son oblation. Voici la seconde qui est son immolation. Tout à la fois par instinct, par vertu et par vœu de religion, Marguerite Bourgeoys a aimé la pauvreté. Elle est née, elle a vécu, elle est morte avec elle. Lorsque le 20 juillet 1653, jour de sainte Marguerite, elle dit adieu à la France : " Je partis sans denier ni maille ", dit-elle, " n'ayant qu'un petit paquet que je portais sous mon bras. " Notre-Seigneur n'avait-il pas dit aux disciples qu'il envoyait prêcher la bonne parole : " Inutile de porter une bourse, un sac, une chaussure de rechange ? " Fidèle à la recommandation du maître, Marguerite entreprendra tous ses voyages, de longs et pénibles voyages sur terre et sur mer, sans le moindre souci du nécessaire, confiante que Dieu et la très sainte Vierge pourvoient à ses besoins. A

Ville-Marie, c'est dans une étable qu'elle commence son ministère, et ce sera aussi dans des étables qu'elle fondera ses premières écoles, heureuse de n'avoir pas mieux que Marie à Bethléem pour donner Jésus aux enfants sous l'écorce des lettres et des syllabes. Partout et toujours son dévouement est extrême. Elle est pauvre, pauvre de cette pauvreté qui souffre, qui a faim, qui a soif, qui a froid, et qui, n'ayant ni couverture, ni lit, ni matelas, couche sur des cordages, sur de la paille ou sur la terre nue. Aux compagnes qui veulent la suivre, elle ne promet que privations et souffrances avec, en plus, l'obligation de manger leur pain à la sueur de leur visage, et, à l'exemple de l'apôtre, de travailler de leurs mains, jour et nuit, pour n'être à charge à personne. Et ses paroles et ses exemples leur infusent un tel amour de la pauvreté que, dans leurs cabanes d'écorce, mal fermées aux vents et à la neige, on les entendra s'écrier : " Mon Dieu, ce n'est pas le lieu que vous m'avez destiné. J'y suis trop bien ! Voulez-vous me perdre ? Plutôt mourir que d'être à mon aise ! "

Cependant la pauvreté évangélique et ses rigueurs ne constituent que les préliminaires de l'immolation de soi-même. Dépouillée de tout bien extérieur, Marguerite va maintenant se livrer au crucifiement. Où donc a-t-elle appris les secrets des cloîtres, cette vierge dont n'ont point voulu les cloîtres et qui d'ailleurs, une fois éclairée sur sa vocation, aime mieux être sans clôture que cloîtrée ? La voici qui exerce sur ses membres tous les genres de mortification corporelle inventés par les saints. Elle ne choisit pour se nourrir que les aliments les plus grossiers. S'il s'en trouve qui soient capables de flatter la sensualité, elle les prend trop chauds ou trop froids, mêlés de cendre ou de quelque poudre amère qu'elle porte toujours avec elle. Elle mange peu. Elle boit moins encore, et jamais que de l'eau, une fois par jour, avec l'intention d'irriter la

soif p
billot
une g
empr.
hériss
ses so
rités,
crucif
malgr
rir, se
forêts
la tra
ou la
consu
niers

Les
naiss
tremp
disait
peut-é
opéra
cher.
Jésus
il vit
l'œuv
son o
Cepen
mort
tant
mort,
Notre
son b

soif plutôt que de l'étancher. Couchée sur la dure, avec un billot d'arbre pour oreiller, elle dort peu, parce qu'elle passe une grande partie de ses nuits en prière. Un rude cilice emprisonne sa poitrine et un bonnet dont l'intérieur est hérissé de pointes d'épingles couvre sa tête en tout temps. A ses soeurs qui la supplient de modérer sa ferveur et ses austérités, elle répond par des paroles de feu sur le bonheur de crucifier sa chair pour Jésus-Christ. Et maintenant, voyez-la, malgré les meurtrissures de sa pénitence corporelle, parcourir, seule, à pied, par nos froids d'hiver, les sentiers de nos forêts, pour visiter ses missions; suivez ses pas sur la neige à la trace de son sang et dites ce qu'il faut admirer le plus : ou la flamme ardente de son zèle ou l'holocauste intérieur qui consume en elle dans le feu jaloux de l'amour divin les derniers restes de l'humaine nature.

Les derniers restes! ai-je bien dit? Hélas! non. " Si je connaissais une seule fibre de mon coeur qui ne fut pas toute détrempée de l'amour de mon Dieu, je l'arracherais à l'instant", disait le bienheureux évêque de Genève. Or, il y en avait une, peut-être, dans le coeur de Marguerite, qui avait besoin de cette opération douloureuse. Dieu se chargea lui-même de l'en arracher. Lorsque l'apôtre a quitté ses biens extérieurs pour suivre Jésus-Christ dans l'apostolat, lorsqu'il s'est quitté lui-même, il vit désormais d'une vie nouvelle qui se dépense au profit de l'oeuvre qu'il a créée. Mort à tout le reste, son coeur bat pour son oeuvre. Pour elle il travaille, il souffre, il vit tout entier. Cependant l'apôtre doit trouver, dans son apostolat même, une mort nouvelle plus cruelle, d'où sortira triomphante l'oeuvre tant aimée. Voici comment notre héroïne l'a connue, cette mort, sans faiblesse ni découragement. La Congrégation de Notre-Dame est à ses débuts. Marguerite met ses délices et son bonheur dans les premières filles que Dieu lui a données.

Dignes de leur mère par leurs vertus exemplaires et par leur courage magnanime, celles-ci sont, pour elle, l'espérance de l'avenir et le gage du succès. Depuis 26 ans, elles ont quitté leur étable et elles logent dans une maison moins pauvre et plus spacieuse. Soudain, dans la nuit du 6 décembre 1683, l'incendie éclate et anéantit tout en un instant. Marguerite et vingt-huit de ses soeurs échappent aux flammes miraculeusement. Mais il en est deux, son assistance et sa nièce, que Dieu a choisies comme victimes et que dévore le bûcher ardent. " C'étaient, dit Mgr de Laval, deux fruits mûrs pour le ciel, mais qui étaient bien nécessaires à cette communauté!" En effet, que va devenir la Congrégation naissante? Elle n'a pas le premier sol pour construire, et d'ailleurs l'aurait-elle que la sagesse humaine, en de pareilles circonstances, n'oserait le risquer dans l'entreprise. Et vous, pauvre mère, qui voyez anéanti tout le fruit de vos labeurs, que pensez-vous de l'holocauste de vos filles et de la ruine de votre maison? Voyez comment les saints se comportent dans le malheur. Marguerite pleure, avec des larmes amères, la perte de ses deux filles, mais elle rend grâces à Dieu de la ruine de sa maison. Marguerite s'incline devant les décrets du Seigneur, mais elle poursuit son oeuvre avec la plus entière confiance en Dieu. Car le coeur de Marguerite est formé à l'image du coeur de Marie. C'est un coeur généreux, ardent, dévoué jusqu'au sacrifice et ne voulant qu'une chose, mais la voulant passionnément: fonder dans l'île de Montréal, en l'honneur de Marie, son institutrice, sa mère et sa souveraine, un institut qui donne à Jésus-Christ des enfants dignes de lui!

Marguerite a été immolée dans ses biens, dans sa personne, dans son oeuvre et Dieu a béni ses immolations successives. La Congrégation de Notre-Dame est enfin solidement et pour toujours affermie. Et c'est le soir de sa vie. Dieu, sans doute,

la combla de joie
va goutte à goutte
approcher le ter
d'âme parfaite —
instat. Détromp
saint Jean de la
fie plus ou moind
de l'union qu'il
fois plus dure, q
de ces âmes. Ell
ra ses jours dans
ordinaires. Pen
ces sensibles et e
qu'elle l'aime pl
Le trouble et la
qu'elle n'a pas fa
mais une seule,
n'ose plus parler
elles, tellement e
sa communauté.
que son coeur ag
frémit à la pensé
tes angoisses, me
rant dix-huit an
soutenir que poi
Mais elle a so
cette vie par un
est d'éprouver s
conds trésors, il
l'aider à porter
soeurs. Margue
épreuve. Lorsq

la combla de joie au sein de sa famille religieuse. Sa vie s'en va goutte à goutte comme dans une libation sacrée, et elle sent approcher le terme de sa dissolution dans une tranquillité d'âme parfaite — *Ego jam delibor et tempus resolutionis meae instat*. Détrompez-vous, mes soeurs ! Dans sa "nuit obscure", saint Jean de la Croix parle de certaines âmes que Dieu purifie plus ou moins rigoureusement, en raison de la sublimité de l'union qu'il leur destine. L'épreuve, dit-il, est quelquefois plus dure, quelquefois plus longue. Marguerite est une de ces âmes. Elle n'aura pas de répit sur la terre et elle finira ses jours dans un ensemble de peines et de tribulations extraordinaires. Pendant cinquante mois, Dieu lui retire ses grâces sensibles et elle croit n'avoir plus d'amour pour lui qu'elle l'aime plus purement et plus fortement que jamais ! Le trouble et la crainte s'emparent de son âme. Elle confesse qu'elle n'a pas fait, en toute sa vie, non seulement dix actions, mais une seule, avec toute la perfection qu'elle devait. Elle n'ose plus parler à ses soeurs, ni même lever les yeux devant elles, tellement elle se sent indigne et incapable de gouverner sa communauté. Mais c'est surtout en la présence de Dieu que son coeur agonise. Elle a peur qu'il ne l'abandonne. Elle frémit à la pensée de devenir une réprouvée. Quelles poignantes angoisses, mes soeurs ! Sainte Thérèse, qui les a subies durant dix-huit ans, dit qu' "il faut plus de courage pour les soutenir que pour supporter tous les travaux du monde". Mais elle a soin d'ajouter aussitôt : " Dieu les récompense en cette vie par un magnifique salaire. Son dessein, je pense, est d'éprouver ses amants. Avant de mettre en eux de si féconds trésors, il veut savoir s'ils pourront boire le calice et l'aider à porter sa croix. " Eh bien ! consolez-vous, mes soeurs. Marguerite est sortie victorieuse de cette dernière épreuve. Lorsque le 12 janvier 1700, dans la 80e année de son

âge, elle rend sa sainte âme à Dieu, les soeurs de la Congrégation pleurent une mère, la colonie française acclame une sainte, et l'Eglise, dans la personne de Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec, " ne veut pas douter que Dieu lui ait donné le séjour de la gloire ".

En mettant le pied dans l'île de Montréal, mes soeurs, Marguerite Bourgeoys avait voulu aller se jeter au pied de la croix qu'à la suite d'un voeu solennel, de Maisonneuve avait érigée sur le Mont-Royal. Accompagnée de trente hommes, elle avait fait son pèlerinage à la montagne. Mais, hélas ! il n'y avait plus de croix. Les sauvages avaient abattu " l'arbre de vie dont les feuilles sont pour la santé des nations — *folia ligni ad sanitatem gentium* ". Marguerite le relève, et " l'arbre éclatant de beauté, paré d'une pourpre royale, plane de nouveau sur Ville-Marie ". Cet épisode résume l'histoire de sa vie. Marguerite Bourgeoys a été suscitée de Dieu et envoyée par Marie pour enseigner aux enfants du Nouveau-Monde sous l'écorce des lettres le mystère de la croix. Marguerite Bourgeoys s'élève elle-même sur la croix. Marguerite Bourgeoys plante la croix dans le coeur de ses compagnes. Marguerite Bourgeoys fonde son institut sur le roc solide de la croix. Et la croix fut non seulement " son salut, sa vie, la force de son âme, la joie de son esprit, la perfection de ses vertus et le comble de sa sainteté ", mais elle fut aussi, et elle reste encore par vous, mes soeurs, le triomphe de son oeuvre. Sur le chemin d'Emmaüs, au soir de la résurrection, Jésus ressuscité dit aux disciples : " Ne saviez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît toutes ces choses avant d'entrer dans sa gloire ? " Aujourd'hui, sur la route des siècles, Marguerite Bourgeoys vient de vous livrer le même secret. Retenez-le dans vos coeurs ! Soyez ses imitatrices ! Et les générations à venir continueront l'hymne de reconnaissance et de joie que nous chantons tous avec vous.

D

d'une aut
trouveraie

Certes,
pens de I
qu'on règ
lui a rem
devoir. C

ils nous
Marie da

nous touc

près au p
la mère c
la grâce

Or, aprè
Joseph d

je vois, c
ne: le D
mère. C

présenc

l'ordre c
comme

comme
père! E

mier es
l'ange

divin en
Aprè

dans l

LA DEVOTION A SAINT JOSEPH

D'ABORD, il faut honorer Joseph. Pourquoi? Parce que Jésus l'a honoré. Si c'est la raison du culte, ç'en doit être aussi la mesure. Et je n'ai pas besoin d'une autre réponse pour faire taire les censeurs chagrins qui trouveraient quelque excès dans nos hommages.

Certes, ce serait une impiété d'exalter une créature aux dépens de Dieu. Mais, tant qu'on se borne à imiter Dieu, tant qu'on règle les honneurs rendus à telle créature sur ceux que lui a rendus Dieu lui-même, on est assuré de rester dans le devoir. C'est ce que nous répondons aux protestants quand ils nous reprochent la part excessive que nous faisons à Marie dans notre culte. Leur reproche atteint Dieu avant de nous toucher. Pourquoi le Seigneur a-t-il associé Marie de si près au plus grand de ses desseins? Pourquoi a-t-il fait d'elle la mère de son fils, la condition de l'Incarnation, le canal de la grâce rédemptrice, l'auxiliaire inséparable de son amour? Or, après Marie, nul ne s'est approché d'aussi près que Joseph de la source du salut. Au-dessous de la Trinité divine, je vois, dans l'humble maison de Nazareth, une triade humaine: le Dieu fait homme, la mère de Dieu, l'époux de la vierge-mère. Chose surprenante et qui déconcerte le sens humain, la préséance entre ces trois personnes s'établit en renversant l'ordre des dignités! Marie est plus que Joseph, elle lui obéira comme à son époux! Jésus est plus que Marie, il lui obéira comme à sa mère! Il obéira à Joseph comme s'il était son père! *Erat subditus illis*. Le dernier en excellence sera le premier en autorité! C'est à Joseph, ce n'est pas à Marie, que l'ange apparaîtra pour l'avertir des dangers qui menacent le divin enfant: "Prenez l'enfant et sa mère et fuyez en Egypte."

Après de tels exemples, pourrions-nous craindre d'excéder dans le culte que nous rendons au patriarche de la sainte

famille? Joseph, fils de Jacob, gouvernait la maison de son maître—*gubernabat creditam sibi domum*, et tous les trésors qui étaient placés sous sa garde — *et universa quae ei tradita fuerant*. Le père céleste a témoigné au nouveau Joseph une confiance d'autant supérieure à celle de l'égyptien que plus précieux étaient les trésors remis à sa vigilance. Dieu n'aime rien tant que son fils. En le confiant à Joseph, il nous a donné la mesure que doivent remplir nos hommages.

Mgr. D'HULST.

COURTES REPONSES A DIVERSES CONSULTATIONS

SOLENNITE DE SAINT JOSEPH

Notre ordo indique pour le IIIe dimanche après Pâques la messe chantée de saint Joseph, tandis que l'*Ami du clergé* a affirmé l'autorité dernière qu'il faut célébrer la messe des Rogations, s'il n'y a qu'un prêtre et si l'on fait la procession, ou si l'on ne fait pas la procession, la messe de saint Marc ou de saint Joseph, à volonté. Lequel faudra-t-il suivre ?

Commençons par répondre à la fin de cette question : Lequel faut-il suivre, le 25 avril 1920 ?

Lorsqu'on doute seulement que l'ordo soit fautif, et ce sera toujours le cas lorsqu'on n'a pas fait une étude sérieuse de liturgie générale et de plus des indults de nos solennités, comme des solennités générales dans l'Eglise lorsqu'il en est question comme dans ce cas-ci, on est tenu de suivre l'ordo en faveur duquel il y a présomption. Mais si, après avoir fait cette sérieuse étude, l'on arrive à la conclusion, non probable, mais certaine, que l'ordo est fautif, on ne doit pas le suivre.

Considérons maintenant le cas proposé. En France et dans d'autres pays soumis sur ce point au droit commun, on doit observer la réponse de l'*Ami du clergé*.¹ L'on célébrera donc,

¹ Cette réponse se lit au n. 50, de l'*Ami du clergé*, du 28 août 1919, p. 1038.

s'il y a p
siale, la
messe des
l'on préfi
si un cur
après la
l'exclusio
faire, si
l'Ami du
particulie
Mais l
peut, tou
peut don
au Canac
naître no
Or, not
cial de Q
alors sou
privilégi
titulaire.
étude pu
sont auto
pour leu
fête de
célébrée
qu'un pr
messes d
cession e
vent dir

² Ces i
analysés
en 1917,
³ Page.

s'il y a plusieurs prêtres qui célèbrent dans une église paroissiale, la solennité libre de saint Joseph, sans préjudice de la messe des Rogations, célébrée à la suite de la procession, ou si l'on préfère, la fête de saint Marc. Au contraire, en France, si un curé célèbre seul dans son église, en ce jour, il devra, après la procession des Rogations, célébrer la messe fériale, à l'exclusion de la solennité de saint Joseph qu'il ne peut pas faire, si ce n'est au moyen d'une mémoire. Tout ce qu'a dit l'*Ami du clergé*, en combinant le droit commun avec le droit particulier en France pour laquelle il écrit, est donc exact.

Mais l'*Ami du clergé* n'est pas tenu de connaître, ni ne le peut, tous les indults accordés à n'importe quel pays; il ne peut donc donner une réponse basée sur les indults accordés au Canada. C'est au clergé canadien qu'il appartient de connaître nos différents indults,² et de les observer.

Or, notre indult obtenu, à la suite du premier concile provincial de Québec rend obligatoire la solennité de saint Joseph, alors sous le rite de 2e classe, maintenant sous celui de la classe privilégiée, en occurrence, contre toute autre solennité ou fête de titulaire. On se rappelle qu'il a été prouvé³ dans une longue étude publiée dans l'ordo de 1916 que les curés du Canada sont autorisés à appliquer cette messe votive de nos solennités pour leur peuple.² Cette solennité est considérée à l'égal d'une fête de la classe occurrente et par suite, sa messe doit être célébrée en lieu et place de celle des Rogations, s'il n'y a qu'un prêtre, fût-il le curé. Si, au contraire, il y a plusieurs messes dans une église paroissiale, un prêtre préside la procession et célèbre la messe de saint Joseph et les autres peuvent dire ou la messe basse de saint Joseph qui est libre en

² Ces indults, ainsi que l'indult général de 1913, ont été publiés, analysés et largement commentés dans une brochure spéciale parue en 1917, sous le titre d'*Etude des indults*.

³ Pages I-XXV, à la suite du mois de décembre.

vertu de l'indult général de 1913 (l'indult canadien ne permettant pas ces messes basses), ou, s'ils préfèrent la messe de saint Marc, double de 2e classe.

C'est bien ce qu'a indiqué l'ordo à la page 60, au 25 avril, parce que l'ordo n'est pas fait pour la France mais pour nous.

Il n'est pas inutile de mentionner ici les mémoires à faire.

Aux messes tant chantées que lues de saint Joseph, il faut faire mémoire de saint Marc et du dimanche, sans mémoire des Rogations, qu'omettent aussi ceux qui célèbrent la messe de saint Marc.

Mais le curé qui célèbre seul dans son église devra ajouter, vu qu'il célèbre la messe de saint Joseph, l'oraison des Rogations, sous la première conclusion, à l'oraison de la messe. En second lieu, il fera la mémoire de saint Marc, puis celle du dimanche, comme on le lit à la page 60 de l'ordo. L'addition de la mémoire des Rogations est indiquée dans le petit texte, au bas de la page 61.

J. S.

VIENT DE PARAÎTRE

1. Catéchisme de la profession religieuse, dont la doctrine revue et approuvée par Mgr Battandier, consulteur romain, se trouve à la fois conforme aux Normae et au Nouveau code du droit canonique. (Prix: 75 sous).

2. Manuel de la perfection chrétienne et religieuse. (Relié, \$1.25; \$1.00; broché, 75 sous).

Procure des Frères du Sacré-Coeur,

684, rue Fullum, Montréal.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Lundi	3 mai	— Saint-Canut.
Mercredi	5 "	— Asile de la Providence.
Vendredi	7 "	— Très-Saint-Rédempteur.
Dimanche	9 "	— Collège de Montréal.